

## Lavelanet

Les lieux ont des répercussions. Ils sculptent la roche, modèlent la terre, orientent la lumière, guident le vent, composent des paysages, des visages, s'immiscent dans les mouvements et les voix de chacun.

On ne traverse pas les âges ici comme là-bas. On n'est pas adolescent à Lavelanet comme ailleurs. Dans cette petite ville de l'Ariège, c'est le rapport au dehors, qui change, la possibilité de l'extérieur : l'herbe, la boue, *l'arbre-cul* qui fait rire tout le monde, dont le tronc se déforme en une excroissance sans équivoque. Lavelanet, c'est un horizon où porter le regard, comme un prolongement naturel de l'enfance.

C'est de ne pas se trouver cantonné à quelque espace que ce soit qui modifie fondamentalement le rapport au monde, aux autres. Ici, c'est de ne pas être piégé comme un arbre dans le béton, avec pour seules respirations une poche d'air pollué, un terrain de basket grillagé, un rond de terre d'un diamètre offusquant.

Je crois dans le pouvoir des lieux. Dans l'analogie entre leur configuration et une manière de se montrer curieux, enclin à recevoir de l'autre ce qu'on ne soupçonnait pas même d'exister. Cette analogie a bien sûr ses limites. Ici aussi, il y a la crise, une forme de violence, des ados grincheux et acnéiques, leurs familles qui ont du mal à joindre les deux bouts et qui se heurtent à la mue complexe de leur homard.

A 522 mètres d'altitude, Lavelanet n'est pas le plus charmant village de France. C'est même un peu tarte. Ici, l'industrie textile a laissé derrière elle un musée triste et des chômeurs, des usines désaffectées, des logements ouvriers rangés comme des morceaux de sucre brun. Ici, la rivière a été recouverte pour cause d'insalubrité ; par-dessus, on a construit un formidable parking.

Et pourtant, Lavelanet, c'est beau comme un pays en paix où les adolescents se pressent, dans l'heure de midi, pour s'inscrire au « club randonnée » initié par le prof de sport. Pas tous, mais une trentaine tout de même. Après la cantine, avant la reprise des cours de l'après-midi, les jeunes marchent, respirent, râlent lorsque ça grimpe ou qu'on les presse ou qu'il y a de la gadoue, parce qu'il faut bien revendiquer, se rebeller contre cette pratique d'un autre temps : la marche, sa lenteur, cet antidote à l'immédiateté. Ce sont pourtant des sourires qui se dessinent sur les visages détendus de ceux qui n'ont pas lu Montaigne. Garçons et filles regardent autour d'eux. Écoutent les oiseaux malgré l'envoi en douce de quelques sms. Une jambe

après l'autre, ils restent en retrait de l'enseignant comme pour bien marquer cette frontière qu'ils aiment à croire infranchissable. Il y a de la douceur, dans la manière qu'a chacun de jouer son rôle. D'ailleurs, cette frontière, les ados l'aboliront le soir même, au sein du club théâtre, mettant en scène leurs professeurs, les raillant gentiment, les caricaturant dans ce qu'ils ont de plus humain : leurs défauts, leurs manies ; la maladresse de l'une, la démarche sautillante de l'autre, et le proviseur non plus n'y échappera pas... Sain défouloir du théâtre où le corps allié au langage permet de tout expulser dans le cadre d'une création dont chacun tirera une juste fierté.

J'ignore tout de l'histoire de Lavelanet. J'ai rencontré 48 de ses enfants à quatre reprises. Avec chaque classe était prévue une séance de discussion, puis une séance d'atelier d'écriture. Ces quatre rencontres furent heureuses. Si je peux l'affirmer, c'est que seul le bien être, l'intérêt réel pour le texte en train de s'écrire, peuvent expliquer que 48 adolescents n'entendent pas la sonnerie ouvrant l'arène de la récréation.

*Madame, est-ce qu'on a le droit de... ?* La question bien sûr fut posée, qui appelle la plus belle des réponses : écrire, c'est avoir tous les droits, dans le respect de l'autre, dans le respect de soi. C'est un espace de liberté infini. Il n'y a pas de faute possible, en matière d'écriture ; il n'y a que le regret éventuel de ne pas avoir tenté. On peut tout inventer, lorsqu'on écrit, mais pas n'importe quoi. Là se trouve la base du contrat d'écriture, tacitement passé avec le lecteur. Ecrire une histoire, la composer avec le même soin que l'on prête à sa vie. La plausibilité de l'histoire traduit le respect dû au lecteur. Pour les adolescents, il s'agit de canaliser une énergie folle, un imaginaire sans frein : marcher vers la cohérence comme vers l'objectif d'une randonnée, pas à pas. Ecrire, c'est aussi apprendre à poser des limites, à les apercevoir, à les respecter. C'est connaître son personnage comme un ami, le questionner comme soi même... et ne pas toujours obtenir de réponse.

Ecrire, c'est se saisir du monde réel. C'est expérimenter par les mots tout ce que la vie nous réserve. C'est prendre une forme d'avance sur son existence.

Lavelanet, à vol d'oiseau, ce n'est loin de rien : Limoux est à deux pas, Foix n'en parlons pas, Carcassonne à peine plus loin, la mer à 200 kilomètres à l'est. Est-ce une vallée ou déjà la montagne ? Lavelanet, c'est un endroit où j'ai passé trois jours avec des adolescents heureux d'écrire, heureux de lire à haute voix leurs productions et d'écouter celles des autres.

Heureux...